Document generated on 04/28/2024 6:34 p.m.

24 images

24 iMAGES

Pour une (pré)histoire de la critique de films au Québec

André Gaudreault, Germain Lacasse, André Gaudreault and Germain Lacasse

Number 68-69, September–October 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22724ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaudreault, A., Lacasse, G., Gaudreault, A. & Lacasse, G. (1993). Pour une (pré)histoire de la critique de films au Québec. *24 images*, (68-69), 73–76.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

16 IMAGES
LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE VOL.2 N° 3

Pour une (pré)histoire de la critique de films au Québec[1]

« It is interesting from start to finish, a *scientific* representation of a *scientific* meeting between two men *scientifically* trained. »

Le *Montreal Daily Star* du 30 août 1897, à propos d'un... match de boxe filmé !

Avant de pouvoir penser un jour faire l'histoire de la critique de films au Québec, il faudra d'abord essayer de comprendre comment ces agents culturels que sont les journalistes ont été saisis par l'«objet-cinéma», et comment ils l'ont reçu. Le présent dossier *16 images* voudrait apporter une contribution en ce sens. Il s'agira donc, ici, de s'interroger sur les réactions diverses de la presse du Québec face à l'avènement des images animées à la fin du siècle dernier. On pourra ainsi mettre en évidence le rôle, à cette époque, du journaliste dans la transmission d'une certaine forme de savoir sur une nouvelle invention et mesurer le chemin parcouru depuis ce temps bien archaïque où le cinéma n'était considéré ni comme un art, ni comme une industrie mais, bel et bien, comme un *objet scientifique*...

L'une des premières choses que l'on remarque, à l'occasion du dépouillement des journaux québécois du début du siècle, c'est l'extraordinaire fascination des journalistes de l'époque pour tout ce qui relève du soi-disant «scientifique». Ce qui intéresse au premier plan les journalistes du temps, ce sont les inventions qui, en cette fin de siècle, pullulent littéralement: moteur diesel, cuisinière électrique, caisse enregistreuse, lampe incandescente, linoléum, machine à laver, fermeture éclair et tutti quanti ! Le Cinématographe des frères Lumière est ainsi d'abord et avant tout perçu comme un «gadget» scientifique. Les journalistes canadiens-français n'adoptent d'ailleurs pas, sur ce point comme sur bien d'autres, on le verra, la même attitude que ceux des quotidiens anglophones. Ainsi, si pour le *Montreal Daily Star*, le Cinématographe apparaît comme un avancement scientifique important, la presse francophone le traite-t-elle plutôt comme la dernière en date des inventions électriques... C'est peut-être ce qui explique, du côté francophone, la désaffection rapide des journaux envers le Cinématographe. L'un des plus importants journaux de Montréal, *La Presse*, ne publiera en effet, au cours des cinq premières années de l'exploitation des vues animées au Canada français, qu'une dizaine d'articles de fond[2] sur le sujet. Et, effet de nouveauté oblige, plus de la moitié de ces articles paraîtront au cours de la toute première année...

Sans réussir à se trouver de domicile fixe, le cinéma n'en attirait pas moins à chaque année un nombre accru de spectateurs, en dehors de toute présence journalistique manifeste, les journaux de l'époque se contentant d'annoncer les films, de publier les publicités des promoteurs, sans grande réflexion sur la portée du phénomène de l'image en mouvement. Si, de son côté, la presse anglophone avait totalement raté le bateau ou, plus précisément, le train des premières projections (ce n'est qu'en septembre 1896 que le

Montreal Daily Star, vraisemblablement absent lors de la première projection de juin, publie ses premières annonces et chroniques sur les spectacles cinématographiques à l'affiche à Montréal), elle n'en réservera pas moins, au cours des années qui suivront, un espace beaucoup plus important au phénomène cinématographique, surpassant ainsi nettement, en tout cas sur le plan quantitatif, ce qu'on retrouve, par exemple, dans *La Presse*.

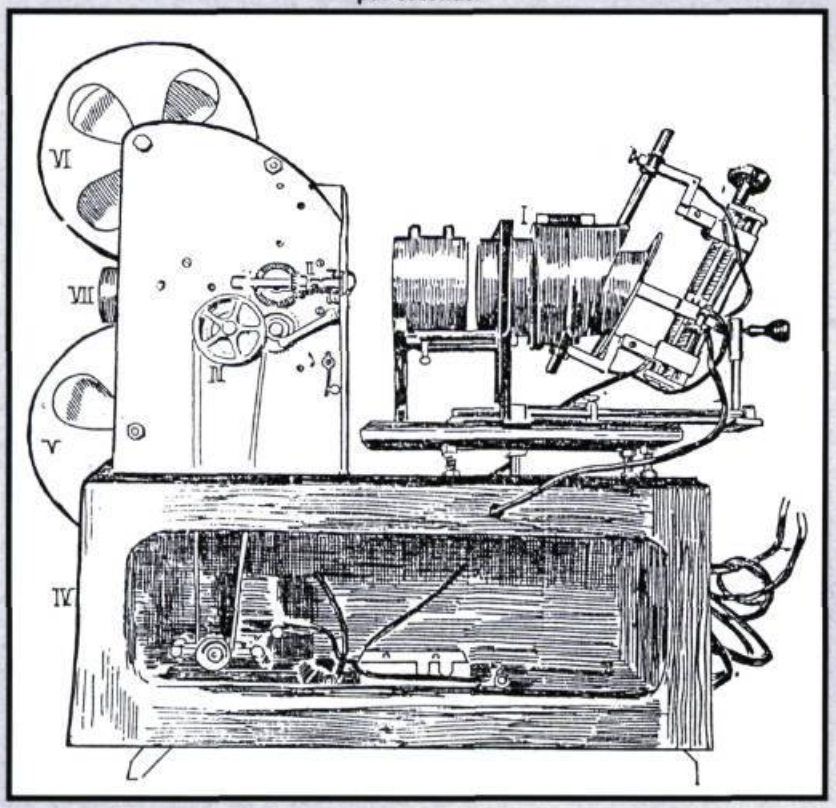
«Le spectacle ne manquera pas de nouveau»

Pourquoi pareil silence après un accueil aussi chaleureux? Comment expliquer cet apparent manque d'intérêt de la part des journalistes? Doit-on y voir une quelconque manifestation de snobisme, de scepticisme ou encore d'apathie? Nos recherches tendent à démontrer qu'il y a, chez ces journalistes blasés de la fin du siècle dernier, un peu de tout cela. En plus, bien sûr, de cette attitude propre aux journalistes francophones à considérer l'invention du Cinématographe non pas comme le début d'un phénomène, mais plutôt comme le dernier en date d'une prolifique lignée d'inventions plus ou moins reliées à la «fée» électricité. D'où cette insistance à outrance, chez nous, sur la filiation entre les frères Lumière et Edison. Il est bien vrai que le Cinématographe Lumière dérive, en quelque sorte, du kinétoscope d'Edison, mais pas au point où le laissent entendre les journalistes canadiens-français de l'époque.

Le texte paru dans *La Presse* à la suite de la première montréalaise du Cinématographe est assez symptomatique de pareille attitude. Il décrit la place qu'occupe l'appareil cinématographique eu égard aux inventions récentes : «Cette merveilleuse découverte, fruit de savantes expériences, de patientes recherches, est une des plus étonnantes de notre siècle, pourtant si fécond en surprises, en victoires sur les mystères de l'électricité. (...) Nous avons eu d'abord le télégraphe, puis le téléphone, puis le kynétoscope (sic) d'Edison, et, maintenant, nous sommes arrivés au Cinématographe. Où s'arrêtera-t-on?» (*La Presse*, 29 juin 1896). *Le Monde* (de Montréal...) renchérit, qui décrira simplement le Cinématographe comme «la dernière invention électrique» (10 septembre 1896). Il faut croire que l'esprit d'Edison, inventeur vingt ans plus tôt de la lampe électrique à incandescence, avait littéralement envoûté les journalistes canadiens-français puisque, comme chacun sait, le Cinématographe des frères Lumière est un dispositif mécanique et optique n'ayant rien, mais absolument rien à voir avec ladite électricité! Mais l'inventeur américain avait déjà, chez nous, une solide réputation. Un article du *Monde*, paru le 24 avril 1895 (soit un peu plus d'un an avant la première du théâtre Palace) et signé Jean Badreux, en donne une idée :

«Je suis jaloux d'Edison ! Il fait des tas d'inventions, qui seront peut-être réalisées un jour, c'est vrai, mais il invente trop et ça m'offusque, moi qui n'invente rien. *Le Monde* de samedi dernier publiait encore trois dessins relatifs à une invention nouvelle de l'encombrant électricien, et je commence à en avoir par-dessus les cheveux de cet inventeur opiniâtre, en quête du factice à outrance. Si on le laissait faire, la mort serait supprimée bientôt.»

Le *Montreal Daily Star* publie en 1897 ce croquis détaillé du Varioscope, le dernier cri des machines de vues animées qui prenait apparemment 24 images par seconde.



Le village global d'avant McLuhan

Il faut dire que le Cinématographe vient au monde à la fin d'un siècle qui a assisté à l'apparition d'une foule d'inventions de toutes sortes dont, notamment, une part importante est reliée au

monde des communications. La planète était déjà plus petite depuis les inventions du télégraphe et du téléphone, des premiers appareils volants ou véhicules motorisés. Les échanges internationaux sont florissants; les idées et inventions diverses se multiplient en s'inspirant les unes les autres. En photographie, on sait l'influence réciproque qu'avaient pu avoir l'un sur l'autre, quelques décennies avant l'invention du Cinématographe, le Français Marey et l'Américain (d'adoption) Muybridge. Pour reprendre un slogan publicitaire récent d'une compagnie de téléphone, la distance commençait vraiment à avoir moins d'importance...

On sait aussi que c'est l'arrivée en France du kinétoscope d'Edison qui a mené les frères Lumière à concocter leur invention. L'apparition du nouveau média qu'est le cinéma survient donc à une époque où la planète voyait son destin de «village global» se profiler à l'horizon. Les frères Lumière font eux aussi leur part en envoyant les divers exemplaires de leur Cinématographe, ainsi que leurs opérateurs attitrés, aux quatre coins du globe pour prendre des images internationales, destinées à être exploitées surtout nationalement. Cela devait donner lieu à ce que l'on pourrait appeler la «ronde écranique des nations», une ronde qui allait produire un brassage et un mélange international comme on n'en avait alors jamais vu sur terre.

Thomas A. Edison et l'ancêtre du télécopieur. Inventeur infatigable, Edison travaillait en 1896 à une machine télégraphique qui pouvait transmettre des dessins à distance.

C'est dans ce contexte, donc, que le Cinématographe Lumière fait son entrée au Canada, six mois après le début de son exploitation en France. Il n'est donc pas étonnant de voir les journalistes s'intéresser surtout à la place qui revient à l'appareil par rapport à l'avancement de la science et aux progrès de l'électricité plutôt qu'au contenu même des «vues». Ainsi le premier article de *La Presse* décrit-il avec précision le fonctionnement de l'appareil et donne quelques détails sur les films projetés. Le journaliste compare l'écran de cinéma à celui de la lanterne magique et la seule «critique» qu'il formule concerne la qualité parfois douteuse de la projection, en excusant les représentants Lumière sous prétexte des difficultés qu'une telle première peut supposer. Ce reportage résume bien l'importance de l'événement, mais il reste sans suite véritable.

Pour ce qui est des autres mentions du phénomène cinématographique dans la presse de l'époque, l'ensemble peut être considéré comme de la réclame. Et ce, aussi bien dans les articles eux-mêmes que dans les espaces réservés spécifiquement à la publicité. Force est de conclure à une certaine forme (pour ne pas dire une forme certaine) d'inféodation du discours journalistique au discours publicitaire. Bien sûr, on peut lire çà et là, dans les textes des journalistes, sinon l'opinion, du moins les préjugés d'une époque en bouleversement, d'un monde changeant. Il n'empêche que les chroniqueurs de l'époque se contentent dans l'ensemble, pour les mentions qu'ils proposent du phénomène cinématographique, de reprendre l'esprit, sinon la lettre, des louanges innombrables faites aux vues animées que les propriétaires de salles de projection faisaient paraître fréquemment dans les quotidiens, fonction laudative qui, aujourd'hui, semble convenir aux annonces publicitaires plutôt qu'aux textes de reportages (il est bien sûr, encore aujourd'hui, quelques exceptions...). Dans tous les cas, les journalistes écrivent court, rapportent plus qu'ils ne posent de questions, décrivent plus qu'ils n'analysent. Les premiers films projetés à Montréal, ces «néo-critiques» que sont les journalistes les voient et les revoient, et résument parfois de manière simpliste la question du jour. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple (*La Patrie*, 29 juin 1896, dernière édition): «Pour tout dire, le Cinématographe est pour les yeux ce que le phonographe est pour l'oreille. Il reproduit les mouvements au lieu des sons»...

Un journalisme fort peu critique

À l'inverse de ce qui se passait chez les journalistes francophones de Montréal, l'intérêt des journalistes de la communauté anglophone pour les «vues animées» est allé grandissant au cours des cinq premières années de l'exploitation cinématographique à Montréal. Après leur passage sous silence (vraisemblablement tout à fait involontaire) de la première montréalaise de juin 96, les journalistes du *Montreal Daily Star* entrent en scène au mois de septembre suivant. Ils apprivoisent beaucoup plus vite que leurs confrères francophones les subtilités des techniques du fonctionnement des machines et appareils cinématographiques. Le *Star* n'hésite pas à faire paraître des illustrations détaillées de machines de vues animées, en plus d'expliquer leur fonctionnement. On peut juger du niveau du questionnement qui fut le leur à partir de l'extrait suivant d'un article paru le 30 août 1897, pour souligner la projection à Montréal d'un match de boxe :

> « The exhibition is a remarkable demonstration of the developments made in instantaneous photography, and the pictures shown are as great an improvment on the moving pictures known to Montrealers as they were over the old immoveable stereopticon views. »

Les journalistes canadiens-anglais semblent cependant tout autant soumis que les francophones à l'attrait que pouvaient représenter la science et ses dérivés. Ainsi le même article, qui commente bel et bien un match de boxe, continue-t-il, avec une petite touche de scientisme tout à fait au goût du jour : «It is interesting from start to finish, a *scientific* representation of a *scientific* meeting between two men *scientifically* trained...» (c'est nous qui soulignons).

Cette réception différente du Cinématographe dans les deux communautés reflète de part et d'autre une attitude différente par rapport à la *science*. Pour les Canadiens français, celle-ci est une curiosité, un objet de spectacle, alors que pour les anglophones, elle est un nouveau champ d'expérimentation. Les historiens des sciences l'ont bien remarqué à propos de l'accueil qui fut fait aux rayons X inventés par Conrad Röntgen en 1895, pendant que les frères Lumière lançaient leur Cinématographe. À Montréal, dès février 1896, les professeurs de médecine de l'Université McGill expérimentent les rayons X à des fins strictes de diagnostic, tandis qu'à l'Université Laval on y voit au début une amusante curiosité. Un professeur de sciences de cette université, Mgr Conrad Laflamme, en fait une démonstration devant les élèves et professeurs de la Faculté de médecine qui motive le rapport suivant : «Grande séance d'expériences avec les rayons X... devant un tout petit comité formé presqu'exclusivement d'archevêques [qui ont] regardé à travers un chanoine au grand amusement de tous» (*Journal du Séminaire*, Québec, 20 mai 1896, vol. IV, p. 642)[3].

De la même manière, le *Star* se démarque des quotidiens francophones par sa volonté d'aller au fond des choses, par son désir d'expliquer et de faire comprendre à ses lecteurs toute la mécanique entourant les projections cinématographiques. Cette entreprise de démystification ne diminue cependant en rien l'enthousiasme des chroniqueurs du *Star* qui ont tôt fait, comme leurs confrères francophones, de louanger la majorité des films qui leur sont présentés. Le journalisme tel qu'on le pratique à cette époque n'a rien à voir avec celui que l'on connaît aujourd'hui. Les journaux francophones donnent plutôt dans la mode européenne du journalisme d'opinion, chaque journal identifiant clairement ses partis pris politiques, quand il n'est tout simplement pas l'organe d'une formation. De l'autre côté de la rue Saint-Laurent, le journalisme des anglophones se rapproche plus de la vision américaine qui vise une apparente objectivité et prône l'effacement du journaliste derrière son sujet. D'un côté comme de l'autre, les articles sont rarement signés et reprennent souvent les déclarations de sources non identifiées. Bien qu'il soit un témoin privilégié d'une époque en rapide mutation, le journaliste de la fin du siècle dernier ne semble guère en être conscient. Ses capacités d'analyse et d'anticipation ne sont que rarement mises à contribution. Et la critique cinématographique n'est encore qu'un vague projet. Il faudra que le cinéma lui-même devienne une institution avant que l'institution critique ne s'empare de lui. Et, en 1900, on est encore loin de cela. Le Cinématographe est d'abord et avant tout perçu comme un «gadget» scientifique et personne ne semble avoir pensé à évoquer la moindre de ses possibilités artistiques. ■

1. Ce dossier a été réalisé dans le cadre du projet « Les débuts du Cinématographe au Québec » subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada ainsi que par l'Université de Montréal.

2. Nous entendons par « article de fond » un reportage ou une chronique traitant du phénomène des « vues animées » autrement que pour annoncer des films.

3. Cité par Yves Gingras dans « La réception des rayons X au Québec: radiographie des pratiques scientifiques », in *Sciences et médecine au Québec. Perspectives socio-historiques*, sous la direction de Marcel Fournier, Yves Gingras et Othmar Keel, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987.

16 IMAGES

DOSSIER PRÉPARÉ SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ GAUDREAULT AVEC LA COLLABORATION DE GERMAIN LACASSE
RECHERCHE ET RÉDACTION MARIO CLOUTIER, ANDRÉ GAUDREAULT ET GERMAIN LACASSE
ADJOINTE KAREEN DIONNE